

Avant-propos

Victor Ju. Rozentsveig

Volume 37, Number 1, mars 1992

La traduction en Russie : théorie et pratique / Translation in Russia:
Theory and Practice

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004008ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004008ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rozentsveig, V. J. (1992). Avant-propos. *Meta*, 37(1), 5–8.
<https://doi.org/10.7202/004008ar>

AVANT-PROPOS

Ce numéro spécial de *Meta* est consacré à la traduction et à la traductologie en Russie. Précisons que le nom du pays est pris ici au sens propre, et non pour signifier toutes les Républiques réunies au sein de l'URSS. Les littératures de certaines républiques (Arménie, Géorgie, par exemple) prolongent des traditions propres et fort anciennes.

La majorité des études que nous publions ont pour problématique la traduction littéraire. Le lecteur trouvera, certes, des informations sur la pratique «généraliste» (voir les articles d'A. Barčėnkov sur la formation des traducteurs et de G. Chernov sur l'interprétation simultanée en URSS). On pourrait bien entendu apporter aussi une documentation intéressante sur les traductions de textes spécialisés, scientifiques ou autres. Mais il nous a semblé préférable de présenter les travaux de linguistes et sémioticiens qui ont été amenés à une formulation nouvelle de la théorie de la traduction.

En Russie, la théorie linguistique de la traduction qui s'est développée après la Seconde Guerre mondiale était le fait d'universitaires et avait pour public de futurs traducteurs. La formation professionnelle des étudiants allant nécessairement de pair avec le perfectionnement de leurs connaissances en langue seconde, cette théorie avait naturellement pour fondement la linguistique contrastive et était essentiellement normative (voir dans la bibliographie en annexe les travaux de Fedorov 1953 et 1968, Barkhudarov 1962 et 1975, Gak et Levin 1970, Komissarov 1980, Recker 1974, Chvejcer 1973 et 1985). V. Gak définit ainsi cette conception linguistique de la traduction : «À la base de l'équivalence en traduction se trouve la possibilité de transformer le moyen d'expression propre à une langue en moyen d'expression typique d'une autre langue. Cela permet de doubler l'intuition par l'analyse scientifique des transformations qui peuvent avoir lieu pendant l'acte de traduction» (voir l'article «Pour un calcul logique des équivalents de traduction», ainsi que celui de L. Prozorova sur la perspective comme procédure de textualisation en traduction).

Stimulées par les expériences en traduction automatique, les recherches ont conduit à la conception d'une théorie descriptive et opératoire de la communication verbale, le modèle Sens \longleftrightarrow Texte d'Igor Mel'čuk, théorie du langage et à la fois théorie de la traduction¹. Le passage du texte de départ au texte d'arrivée n'est plus considéré comme une suite de transformations régies par des règles contrastives mais comme une suite d'opérations en trois temps : mise en évidence de la structure lexico-sémantique et communicative du texte, transfert de l'information ainsi dégagée vers la langue d'arrivée et construction du texte dans cette langue. L'article de Jurij Apresjan et de ses collaborateurs expose les principes linguistiques d'un système de traduction automatique expérimental qui s'inspire du modèle de Mel'čuk (voir aussi l'article d'E. Padučeva sur la traduction des significations grammaticales, ainsi que celui de G. Kružkov sur la mécanique quantique et la théorie de la traduction poétique).

Soulignons que la construction du texte est supposée être plurielle, la même structure sémantico-syntaxique et communicative aboutissant à des réalisations textuelles diverses. Comme tout sujet parlant ou écrivant, le traducteur sélectionne parmi la

multitude de variantes possibles celle qui convient en l'occurrence. Est remis en question en conséquence le concept d'équivalence en traduction : sont considérés équivalents tous les textes obtenus à partir de la même structure de la langue d'arrivée et adéquat celui de ces textes qui est sélectionné en fonction du contexte. Et l'on retrouve ainsi théorisée une idée depuis longtemps familière aux traducteurs.

Le modèle Sens \leftrightarrow Texte ne rend compte du fonctionnement de la langue que dans un cadre linguistique rigoureusement délimité. Tout ce qui dans la communication verbale relève des connaissances du monde et des données de la situation est censé ne pas être de la compétence du linguiste. Sont ainsi sciemment écartés deux concepts importants pour toute analyse de la traduction, l'interprétation et la version.

Les trois études qui ouvrent ce numéro spécial de *Meta* envisagent la traduction dans la perspective de la sémiotique. Ce que V. Ivanov (traducteur et poète autant que linguiste) dit de la traduction poétique vaut, en principe, pour toute version. La pluralité des versions est inhérente à tout énoncé puisqu'elle tient à la complémentarité des diverses représentations de la réalité. Avec Niels Bohr, Ivanov pose que l'équivalence n'est pas une relation d'identité entre le texte de départ et le texte traduit, qu'elle n'est pas une reproduction pas plus qu'une substitution, mesurable à tous les niveaux, mais une relation où entrent en jeu historicité, personnalité culturelle et individuelle autant que correspondance linguistique.

Pour continuer dans cette direction, on pourrait avancer que la théorie de la traduction et l'histoire de la traduction relèvent d'une seule et même démarche méthodologique. En effet, la description opératoire du processus de traduction comme la description diachronique des traductions se fondent sur une même logique opérationnelle. Les versions équivalentes d'un texte sont soumises à une opération de sélection adéquate à une situation de communication déterminée. Et cela vaut pour le traducteur aussi bien que pour les traductions successives dans l'histoire. La traductologie étendrait ainsi le champ de son étude sans pour autant perdre de son unité méthodologique.

La culture, comme le montre Juri Lotman dans l'étude qui suit celle d'Ivanov, est un système intégrant plusieurs langages ; langages discrets et langages continus. Elle fonctionne et évolue grâce à une image stéréoscopique de la réalité donnée par les langages différents qui la « traduisent ». Or, la structure différente de ces langages (pictural, verbal, gestuel, etc.) entrave la « traduction » équivalente. L'intégration d'un sens nouveau ne peut dès lors être qu'irrégulière. Comme le dit V. Toporov, « *le rating* de la culture se définit de plus en plus par son aptitude à l'assimilation de *l'étrange*, par le pluralisme des signifiés et des formes, par le triomphe du principe *cumulatif* » (voir son article « Translation sub specie of culture »). Ici encore se confirme l'idée d'une méthodologie unique : l'opération traduisante autant que le processus historique de la traduction ne peuvent se réaliser sans la convergence de la langue et de la culture. Qu'ils « plient » le texte émanant d'une langue et d'une culture étrangère aux mœurs, usages et normes langagières locales ou, au contraire, innovent en assimilant les formes locales aux formes de pensée et d'expression autres, le traducteur individuel aussi bien que les traducteurs dont les générations se succèdent à travers les âges agissent en « postillons de la civilisation ». En Russie, la traduction a connu ce que l'on appelle la « traduction vers soi » et la « traduction vers autrui », la « soumission » et le « décentrement », pour reprendre les termes de Henri Meschonnic (1973). La première était d'usage en Russie au XVIII^e siècle, notamment dans la traduction de comédies. L'article de V. Toporov sur ce point est particulièrement éclairant. La démarche en sens inverse, moins présente dans l'histoire de la traduction russe (Pouchkine n'a accueilli qu'avec beaucoup de réserve la traduction du *Paradis perdu* de Milton par Chateaubriand), est manifeste dans les traductions russes de la poésie orale caucasienne². L'article de M. Gasparov, spécialiste de la traduction

poétique, analyse les problèmes d'équivalence que cette poésie posait au traducteur. Il n'est peut-être pas inutile de souligner que ce qui fait le propos de cette étude, ce n'est pas un jugement de valeur sur la re-création poétique, mais bien la mesure de l'exactitude d'une traduction poétique faite à partir d'une traduction juxtalinéaire (pratique assez répandue en Russie quand il s'agit de la poésie orale inaccessible au traducteur). M. Gasparov propose de prendre pour critère de cette mesure le nombre des mots «pleins» de la traduction juxtalinéaire repris dans la traduction poétique, ce qui permet de quantifier l'intuition qui nous fait affirmer que telle re-création poétique est plus «exacte» que celle due à un autre poète-traducteur.

Il est tentant d'envisager la «traduction vers soi» et la «traduction vers autrui» sous l'angle de la sélection. Ce qui est en cause, en effet, ici comme là, c'est la sélection parmi les diverses versions d'un texte de celle qui, pour être moins exacte, «parle avec son temps», comme disait Voltaire, ou bien de celle, au contraire, qui, pour être plus exacte, impose à la culture d'accueil des visions et des formes étrangères. L'on arriverait ainsi à intégrer dans la traductologie la dimension sociologique de la sélection des traductions. L'analyse bibliométrique de l'*Index Translationum* par A. Šajkevič ouvre un nouveau domaine de recherche. Relevons la distinction qu'il illustre entre langue d'origine et langue source, distinction importante pour l'histoire de la traduction en Russie, où bon nombre de textes latins, anglais et autres étaient aux XVIII^e-début XIX^e siècles traduits d'après des versions françaises.

L'opposition «traduction vers soi» — «traduction vers autrui» renvoie à l'opposition entre l'attachement à l'identité nationale et l'aspiration à l'universalité. Ce qui fait l'originalité de la tradition culturelle russe, y compris de la tradition dans la traduction, c'est peut-être l'harmonisation de ces deux tendances. Parlant de Pouchkine, Dostoïevski disait que ce qui fait le trait marquant de la littérature russe, c'est la sensibilité à l'universel.

VICTOR JU. ROZENTSVEIG
*Université linguistique de Moscou,
 Moscou, URSS*

Notes

1. Igor A. Mel'čuk ; «Théorie du langage, théorie de la traduction», *Meta*, 23-4, p. 271-302. C'est peut-être ici le lieu de dire que l'essai bien connu de Roman Jakobson sur les aspects linguistiques de la traduction («On Translation», Cambridge, 1959, p. 232-240) reprend pour l'essentiel son intervention lors d'une discussion sur le thème «Linguistique et traduction» qui s'est déroulée à l'Institut des langues étrangères à Moscou en septembre 1958 en marge du IV^e Congrès international d'études slaves. «J'ai assisté aujourd'hui à une des plus intéressantes réunions du Congrès de slavistique, disait-il, à une réunion sur la traduction mécanique. L'on a avancé que l'unilinguisme est primaire et la traduction, secondaire. Pour moi, les notions de la linguistique et de la théorie de la traduction se recouvrent.»

2. L'article de Henri Van Hoof, «La traduction au pays des Tsars et des Soviets» (*Meta*, 35-2, p. 277-302), apporte une documentation fort utile sur le sujet traité par l'auteur. J'y relèverai toutefois une erreur. Parlant du discours littéraire russe sur la traduction, l'auteur dit : «Le premier document à visée théorique ne vit le jour qu'au lendemain de la Révolution.» Il s'agit des *Principes de la traduction artistique* (1919) de Korneï Tchoukovski, qui réunissaient les cours donnés par l'auteur aux traducteurs-stagiaires de la *Littérature universelle* (p. 299). La brochure *Les Principes de la traduction artistique* réunissait deux textes, l'un de Korneï Tchoukovski sur les traductions en prose, l'autre de Nicolas Goumiliov sur les traductions en vers. Poète, traducteur de *La Marseillaise*, des poésies de Heredia, Baudelaire et Rimbaud, Goumiliov fut fusillé en 1921 sous prétexte d'activités contre-révolutionnaires. Toute référence publique à son nom étant depuis lors interdite, *Les Principes de la traduction artistique* n'étaient mentionnés que sous le seul nom de K. Tchoukovski. L'article de Goumiliov est reproduit dans le recueil *Perevod-svedatvo vzaimnogo sblijenija narodov* («La traduction, moyen de rapprochement entre les peuples»), Moscou, 1987. L'œuvre poétique de Goumiliov n'a revu le jour qu'en 1988.

BIBLIOGRAPHIE

- MESCHONNIC, Henri (1973) : *Pour la poésie II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard.